



Chapitre Huitième.



LE CRUCIFIX ET LA CAUSERIE DU SOIR.



RIEN n'est bon dans les familles chrétiennes, comme les instants de la soirée. Toute la journée le père a été à ses affaires, la mère aux soins domestiques, les enfants à l'école. — Le soir, tous se trouvent réunis : c'est la vie de famille qui commence : instants d'épanchements délicieux où, sous le regard du crucifix pendu à la muraille, les cœurs se fondent en un cœur, où chacun raconte les petits événements du jour, les efforts, les peines, les joies ; où, rangés autour de la grande table, les enfants écoutent leur sœur aînée faisant la lecture, non pas la lecture d'aventures imaginaires et parfois coupables, — de tels livres n'entrent pas au foyer ; le Christ du haut de sa croix les condamnerait, — mais la lecture de ces vies sublimes qui excitent l'âme au bien, la stimulent, l'aiguillonnent, et la lancent par la puissance de l'exemple, sur les pas de ces héros qui s'appellent François d'Assise et Louis de Gonzague, Sonis et Garcia Moreno, sur les pas de ces héroïnes qui s'appellent Catherine de Sienne et Jeanne d'Arc, Thérèse de Jésus et Marguerite-Marie !

Du mur où elle est suspendue, la divine Victime sourit à ces lectures ; elle sourit aux questions naïves provoquées par ces lectures ; elle sourit aux pieux enseignements que le père et la mère versent dans l'âme de leurs enfants, à l'occasion de ces lectures.

Le Christ a béni la lecture et l'entretien du soir ; il va présider à la prière du soir. Le soleil vient de disparaître à l'horizon, les enfants vont aller prendre leur repos ; mais auparavant, sur un signe des parents, ils s'agenouillent au pied du crucifix ; derrière ce groupe aimable, le père et la mère s'agenouillent. Le signe de la croix est tracé sur le front, siège de la pensée, sur la poitrine, siège de l'amour et de la vie, sur les épaules qui ont porté le poids de la fatigue et du jour. Puis le père, fixant les yeux sur le Christ, dit à haute voix ces paroles qui, il y a vingt siècles, tombèrent de ces lèvres divines : « Notre Père qui êtes aux cieux, *que votre nom soit sanctifié*, ce nom que les impies blasphèment et que nous bénissons toujours ; *que votre règne arrive*, malgré la haine des sectaires ; *que votre volonté soit faite*, sur la terre comme au ciel ! »

Et les enfants, mêlant leur voix argentine à la voix plus grave de leur mère, répondent à l'unisson : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses, délivrez-nous du mal ! »

Quel spectacle admirable que cette famille, agenouillée devant le crucifix ! Quand le père et cette mère enguirlandés d'enfants prient au pied du crucifix, les Anges accourent, contemplent avec allégresse cette demeure devenue un temple, ce foyer devenu un autel, et portent jusqu'au trône de Dieu cette prière des grands et des petits, des maîtres et des serviteurs.

Une famille agenouillée au pied du crucifix, c'est le mémorial des merveilles du Tout-Puissant ; c'est l'abrégé de la création rendant hommage au signe sacré de la Rédemption. C'est tout à la fois l'Éden et le Calvaire !

Après le tribut de l'âme, le tribut du cœur. — Après l'acte de foi, l'acte d'affection. Les enfants embrassent leurs parents et demandent la bénédiction. Le père, représentant de Dieu, prêtre du foyer, bénit au nom du Seigneur ces petits êtres que la divine tendresse lui a confiés.

Grands et petits, le cœur content, gagnent la chambre à coucher. — Fidèle au conseil que Tertullien (1) donnait déjà aux chrétiens de son temps, chacun trace sur son lit le signe de la croix pour éloigner de ces heures de repos les embûches de l'ennemi ; puis prend le crucifix dans ses mains, le baise et s'entretient avec lui en attendant le sommeil. Cette causerie intime est délicieuse ; après expérience faite, le R. Père d'Alzon nous l'affirme : « Vous avouerai-je, en toute simplicité, que le meilleur moment pour moi est surtout le soir avant de m'endormir ? Il ne faut pas d'efforts pour se laisser aller à penser à ce bon Maître, dont on tient l'image entre les mains. On lui dit qu'on l'aime ; on lui demande pardon de ses sottises ; on est tout à coup frappé de ce pardon qui tombe du haut de la croix ; on songe au mal que l'on a fait au bon Dieu, au temps que l'on a perdu, aux grâces que l'on a reçues. On le remercie de ses bienfaits ; on lui fait des promesses enflammées ; on rougit d'être dans un bon lit quand il est mort sur un gibet ; on s'excite à l'amour, à réparer le temps perdu. On adore Dieu le Père en lui représentant son Fils ; on invoque le Saint-Esprit qu'il nous a envoyé ; on prie pour l'Église qui naquit sur le Calvaire ; on a honte d'être si mauvais chrétien ; puis on prend courage dans la pensée de l'amour et de la puissance de Dieu : et, si le sommeil n'est pas venu, on trouve le temps court en pareille compagnie (2).

C'était la pratique de saint Philippe de Néri. Étendu dans son lit, il aimait à dire à son crucifix : « *Tu, mi Christe, tu qui Dominus, in cruce ; ego qui servus, in lectulo !* O mon Christ, vous qui êtes le Seigneur, vous êtes sur une croix : moi qui suis l'esclave, moi je suis dans un bon lit ! »

Cher crucifix ! tu as marqué ta divine empreinte sur toute ma journée ; tu as présidé à mon lever que ta présence a rendu plus prompt et plus chrétien ; tu as encouragé mon travail, sanctifié mes conversations, tempéré mes plaisirs, consolé mes souffrances, dissipé la tentation. A l'aurore, c'est toi que je saluai le premier ; à mon coucher, c'est avec toi que j'eus la dernière causerie ; mes lèvres t'ont donné le baiser du matin ; elles t'ont donné le baiser du soir ; tu m'as fait réaliser, à la lettre, le souhait de David (3) : « Il faut louer le nom du Seigneur, du lever du soleil jusqu'à son coucher. »

Pour tant de bienfaits, je veux t'aimer toujours, mon crucifix !

1. Tertullien, l. II *ad uxorem*, chapitre V, page 1296 (Migne).

2. R. P. d'Alzon, *L'ami de tous les jours*.

3. Psaume CXIII, 3.

